

## Chapitre 1

*Une gamme se compose d'une succession de notes déterminées et procédant par mouvements conjoints. Un mouvement conjoint, par opposition à disjoint, se définit comme le passage d'une note voisine à une autre. Exemple : do – ré – mi – fa – sol – la – si – do. Une gamme est nommée selon la première note qui la compose. La gamme précédente se nomme : gamme de do majeur.*

*La distance entre deux notes conjointes peut être d'un ton ou d'un demi-ton. Un demi-ton est la plus petite distance entre deux notes. Un ton est la distance entre deux notes comportant une note intermédiaire. Le ton est donc composé de deux demi-tons. Exemple : entre do et ré, on retrouve la note intermédiaire do # (réb); il s'agit d'un ton. Le ton do – ré est composé des demi-tons do – do # (ou réb) et do # (ou réb) – ré. Entre mi et fa, il n'y a aucune note intermédiaire; il s'agit d'un demi-ton.*

*Il existe deux types de demi-ton : harmonique et chromatique. Le demi-ton harmonique est composé de deux notes de noms différents. Exemple : do – réb. Le demi-ton chromatique est composé de deux notes de même nom. Exemple : do – do #. Les gammes sont composées à partir de demi-tons harmoniques.*

*Une gamme diatonique se compose de sept notes différentes, avec répétition de la première note. Chacune des notes occupe une place qu'on nomme degré. Le nom de chacun des degrés est le suivant :*

- le 1<sup>er</sup> degré se nomme tonique;*
- le 2<sup>e</sup> degré se nomme sus-tonique;*
- le 3<sup>e</sup> degré se nomme médiate;*
- le 4<sup>e</sup> degré se nomme sous-dominante;*
- le 5<sup>e</sup> degré se nomme dominante;*
- le 6<sup>e</sup> degré se nomme sus-dominante;*
- le 7<sup>e</sup> degré se nomme sous-tonique ou sensible;*
- le 8<sup>e</sup> degré se nomme octave ou tonique.*

*Chaque degré, de même que chaque accord constitué à partir de celui-ci, occupe une fonction harmonique : le 1<sup>er</sup> degré occupe la fonction de tonique, le 2<sup>e</sup> degré la fonction de sus-tonique, etc.*

*Par mode, on entend la façon d'assembler les tons et demi-tons dans une gamme. Il existe deux modes : majeur et mineur.*

*La disposition des tons et demi-tons dans une gamme majeure est la suivante : un ton, un ton, un demi-ton, un ton, un ton, un ton, un demi-ton. La gamme de do majeur représente le modèle de la gamme majeure. Aucune note dans la gamme de do n'est altérée.*

*La tonalité est l'ensemble des sons d'une gamme utilisée pour composer une pièce. Elle forme le paysage sonore d'une œuvre. Une pièce écrite en do majeur sera construite à partir de la gamme de do majeur.*

\* \*

Le père avait dit : « on ne joue pas avec le piano. Ce n'est pas un jeu. » Ça, Amantine l'avait rapidement su. Depuis plus longtemps que le piano lui-même, elle connaissait sa rigueur.

Le piano ne s'entendait plus dans la maison. Amantine était montée à la chambre de musique. Elle avait trouvé l'endroit vide, et cet instrument droit, imposant comme un mur. Il faudrait toute une vie pour l'escalader. C'était le piano sur lequel le père passait ses journées. Elle avait pris sa place, sur le banc droit, sans coussin. Les yeux arrivaient sous les touches, le clavier demeurait impossible à voir. Des deux mains alors elle s'y était accrochée.

Il était rapidement venu l'arrêter, après seulement quelques notes. Les doigts d'une enfant découvrant la musique. Le père avait couru comme pour la protéger d'un grand

danger, « on ne joue pas avec ça! » Il l'avait prise par la taille comme si elle n'avait aucun poids et l'avait fait descendre du banc. Puis il l'avait oubliée, oublié son Amantine demeurée là à côté du banc, regardant encore le piano et le père. Aucun poids. Il avait repris sa place, fait une gamme rapide qui avait parcouru toute l'étendue du clavier, jusque dans l'extrême aigu, puis l'avait descendue, avec la même vitesse et la même précision des habitudes. « À chaque fois qu'on se remet au piano, que ce soit après une journée ou une minute, on refait quelques gammes. » Il murmurait pour lui-même le rappel d'une vieille règle, presque une superstition, héritée de ses anciens professeurs. Et pourtant Amantine l'avait bien entendue, n'avait pu faire autre chose que de l'entendre et de la laisser résonner en elle, cette règle, l'idée même de règle, attentive qu'elle était dans la chambre de musique.

Et pendant qu'il remontait une deuxième gamme à la quinte au-dessus, Amantine avait allongé le bras pour atteindre les notes encore et, qui sait, accompagner son père. Mais celui-ci lui avait attrapé la main en répétant encore que ce n'était pas un jeu.

Il voulait peut-être lui refuser la musique, pour lui éviter une vie de travail. Cependant il était trop tard, Amantine avait déjà commencé le piano.

Le père lui avait dit encore : « Le piano est ta table de travail, ton étal. » Dès le lendemain, il avait fait venir sa fille. Il en ferait une pianiste. Du moment où elle avait approché le poison, il fallait lui faire boire. Le père réfléchissait beaucoup, et cela donnait une importance presque exagérée à chacune de ses paroles.

La petite s'amusait dans le salon sous le regard de sa mère qui, encore une fois, avait entendu le piano cesser. Du piano elle entendait davantage l'absence. Qu'est-ce que ce serait cette fois? Le père était descendu et avait dit à Amantine, viens. Seulement ça : viens.

Le père et la fille étaient côte à côte, en face de l'instrument. Elle avait maintenant le droit de s'asseoir sur le banc interdit de la veille. Le père lui avait mis sous les fesses une pile de vieilles encyclopédies et, ainsi, elle avait pu contempler pour la première fois cette grande étendue blanche, ce désert arctique. Un frisson lui était venu.

Elle ignorait ce qu'était un étal. À quatre ans, on ignore ce mot. Mais déjà Amantine devait s'être mise à sentir que le piano serait une longue lutte, oui, en entendant le père répéter « ce n'est pas un jeu », se rappelant la veille où pour la première fois, mais non pas la dernière, le père prononcerait ces mots.

Le père avait installé les mains de sa fille de quatre ans sur l'instrument afin de les sculpter, de délimiter pour elles les contours du possible au piano.

Les quelques notes du jour précédent, les notes volées par la jeune fille alors que celle-ci ne voyait pas encore, seraient les seules qu'Amantine aurait jamais faites pour rien.

—

Il y a ce jeune homme venu apprendre, assis devant le piano. L'instrument est le même que celui de la chambre de musique. C'est le père qui avait tenu à ce qu'elle l'emporte avec elle lors de son départ de la maison. Ce piano, il est à toi maintenant.

Une note faussait depuis que l'instrument était dans l'appartement d'Amantine. Un ré dièse aigu. On avait fait venir l'accordeur. Il avait trouvé charmant l'appartement, le père avait dit merci, c'est moi qui l'ai déniché. L'accord avait tenu quelques jours, puis il s'était de nouveau relâché, se stabilisant dans une région limitrophe, entre un ré et un ré dièse. À chaque fois qu'elle devait l'emprunter, Amantine plissait des yeux pendant un instant. Elle l'évitait le plus possible. Nous, on ne l'aurait pas remarqué.

Sans savoir pourquoi, on n'avait pas fait revenir l'accordeur.

Le jeune homme était entré en parlant beaucoup. Avant même qu'il ait ouvert la porte, on aurait dit que déjà il avait commencé à parler.

– La journée est parfaite. Tu sais, ces journées-là?

Amantine s'était levée du piano pour venir l'accueillir chez elle. Bienvenue à votre premier cours de piano. Lui l'avait interrompue en la prenant dans ses bras, enlacée comme une sœur : « Je suis heureux d'être avec toi, de partager ce moment avec toi. » Longtemps. Un temps suffisamment long pour que chacun puisse sentir les reliefs du corps de l'autre. Comme une sœur, pourtant. Amantine n'avait pas su y prendre part, et elle avait gardé les bras le long de son corps. L'étreinte s'était finie.

Puis elle était allée à la cuisine. Se penchant par-dessus le comptoir, elle avait agrippé le cordon du réfrigérateur pour le débrancher. Sauf le piano, on ne retrouve que du silence dans l'appartement d'Amantine. Elle porte une grande attention au retrait des bruits et des paroles. Les sons qu'on vient à oublier à force de les entendre, comme une tension constante dans un muscle, Amantine, elle, ne s'y faisait pas.

Pendant l'absence d'Amantine, le jeune homme s'était tout de suite dirigé vers l'instrument. Il avait regardé le piano comme on s'imagine découvrir un trésor, le contemplant d'abord avec des yeux brillant autant que les diamants qu'il contient. Puis, il y avait plongé les mains. Il avait essayé le piano avec ses mains de pauvre, de cette pauvreté qui n'avait jamais été instruite des choses de la musique.

– Pas tout de suite!

Ce cri, c'est la pianiste. On dirait qu'il ramène une peur très ancienne.

– Avant de jouer quoi que ce soit. Il faut que vous sachiez les règles.

– Les règles?

– Attendez, je vous prie.

Celui qui s'était présenté comme Columbia, juste Columbia, s'arrête, immobile devant l'élan brisé par la surprise que lui cause Amantine. Il ignore tout de ces lois, en est si loin que ce sera un grand choc pour lui d'apprendre qu'il peut en être ainsi de la musique.

Elle vient se glisser à côté de lui. La grandeur de ses vêtements le fait ressembler à un adolescent qui aurait vieilli sans devenir un homme. Le t-shirt est uni et plusieurs fois porté, pauvre aussi. Sous lui, le dos forme un arc que doit tout de suite corriger Amantine. « Le dos droit, les épaules ramenées vers l'arrière. » Il s'exécute en silence. « Sans exagération. » Il cherche cet entre-deux, ne sait rien de cette gymnastique, cela est une évidence, jamais sa vie n'a été pensée en corps à travers l'espace. Il a retrouvé un silence. Est-ce vraiment ce même étranger qui l'avait accostée dans l'autobus, et qui ne s'arrêtait jamais de parler?

– Tu es musicienne? Moi aussi.

Il était venu s'asseoir juste à côté d'elle, malgré les nombreux sièges vides. Elle n'avait pas levé les yeux de son travail de la musique.

– De quoi tu joues? Moi c'est la guitare, l'harmonica. Je chante aussi.

Amantine ne prend pas tout à fait la peine de répondre. Elle quitte la partition de Chopin, n'en lève pas les yeux, mais la quitte tout de même. Maintenant qu'Amantine est revenue dans l'autobus, elle ne peut s'empêcher d'entendre le bruit imposant du moteur, celui des pièces métalliques qui grincent entre elles, et puis ce grésillement provenant des écouteurs du jeune homme, ces appareils massifs qu'il garde au cou, comme un trophée. Il se rend compte, alors il arrête sa musique à lui.

« Je ne sais rien de tout ça. J'ai appris à l'oreille. » C'est ce qu'il dit, ignorer. Il dédaigne tout ça en pointant du menton le cahier que tient Amantine, comme s'il s'agissait d'une chose de trop. Ça. Et enfin elle parle.

– Alors vous n'êtes pas musicien?

– Oui oui, je te dis. C'est juste que je n'ai jamais appris.

Le gémissement des freins survient, le cri du métal qui doit arrêter l'inertie. Deux vieilles dames entrent, elles paient et, pour éviter la marche instable dans l'autobus qui déjà repart, s'assoient près de l'entrée. Amantine les entend un moment, les deux vieilles dames. Elles parlent du feu, un incendie dans le quartier qui les inquiète beaucoup, car elles ne sauraient se défendre contre cela, la violence du feu. Columbia entend aussi cette crainte du feu. L'autobus repart, lourd.

Lui se remet à parler, mentionne qu'il joue ce soir, avec son groupe de musique, ce soir même un show qu'il donne, elle est invitée, il peut même l'ajouter sur la liste d'invités, il n'a qu'à donner son nom, ça ne lui coûtera rien. Le silence d'Amantine est maintenu, elle demeure muette, ne parle ni de son instrument ni de son prénom, ni de rien. Rien n'y change, le jeune homme continue de parler, d'informer Amantine sur sa vie, sa réalité, sur son spectacle. Il fait de la musique engagée, c'est ce qu'il dit, engagée, c'est pour ça que je fais de la musique. Changer le monde, oui, sinon ça sert à rien.

Elle dit seulement, très neutre,

– Non merci.

L'autobus continue d'avancer vers chez elle, dépasse le Conservatoire perché sur son mont, dépasse encore ce qui reste du centre-ville. L'autobus est presque vide. Tout au dehors s'affadit, à chaque coin de rue on retrouve un peu moins des signes de la ville. Les espaces se font moins colorés, le gris des quartiers excentrés apparaît, insensiblement.

Encore le cri du métal qu'on fait freiner.

– Laisse-moi deviner ce que tu joues.

– Je suis pianiste.

– Mais oui! C'est évident.

– Si évident que ça?

– Très.

Disant cela, il sourit et détourne un moment la tête. Il s'accroche au banc devant, tapote dessus en regardant partout à travers les fenêtres la journée magnifique.

La pianiste retourne dans la partition. Elle retrouve la mesure qui avait été interrompue par le jeune homme, puis elle lit à rebours, cherche un appui d'où repartir. Elle trouve, se remet en contexte. C'est un accord de deuxième degré majeur, une dominante secondaire. En accéléré elle refait le chemin de la musique depuis le centre tonal jusqu'à cette étape du parcours. En rappelant le trajet, elle retrouve la sensation de la dominante secondaire, elle l'entend. Ressent sa tension particulière.

Ce chemin, il se fait pour ainsi dire au travers d'Amantine, comme un pèlerin se rappelant très précisément toutes les étapes de son périple, non par les images qui lui reviennent en tête, mais par la ferveur ressentie à chacun des endroits, différente par d'infimes détails et menant inévitablement, dans sa totalité singulière, au présent du bâton tapant le sol, à la douleur des pieds, à la sécheresse de la gorge. Amantine est reconduite dans un espace précis de Chopin, d'où elle reprend la lecture.

L'accord de dominante secondaire se déroule. Chacune des notes se positionne dans cet horizon aveugle de l'accord, chacune tendue à toutes les autres, on ignore comment cela peut tenir, et pourtant cela tient, un paysage de rapports. Il n'y a qu'à prendre un peu de recul pour s'apercevoir qu'on entend une harmonie stable. Puis le tempo s'enclenche. Le



mouvement s’amorce. Ses yeux déroulent la partition, viennent y saisir chacune des lignes le temps venu. Le voyage se fait. De la musique se forme dans Amantine.

– Qu’est-ce que tu fais?

Quelque chose se dissipe. Elle le réentend taper sur le banc. Le temps se poursuit sans réponse. Cependant le regard de Columbia continue à communiquer, pose la question encore. Alors elle répond à ce regard,

– Je lis.

– Je ne comprends pas.

– Qu’est-ce qui ne se comprend pas?

Amantine ne fait rien pour que le jeune homme saisisse quoi que ce soit. Sur les épaules de Columbia pend encore son casque d’écoute, son entrée à lui dans la musique.

– J’entends.

C’est tout ce qu’elle peut lui dire. Columbia ne s’est pas arrêté de faire du rythme. L’autobus freine une fois de plus, repart bruyamment, comme pour reprendre un retard qui s’accumulerait toujours au fur et à mesure de sa course.

–

Son père lui disait : il ne faut pas que tu écoutes, mais que tu entendes. Quelques semaines et les doigts de l’enfant déjà se formaient à ce monde de l’instrument, grandiraient désormais dans sa logique. Les mains, elles apprennent les gestes sans poser de questions. Mais le père insiste : « Il faut d’abord entendre, Amantine, entendre. » Il marque ici une pause, reprend. « Tout le reste découlera de ça. » À quatre ans, cela est impossible à saisir. Elle ne peut encore que prendre plaisir à réussir la gamme de do en suivant la bonne séquence

de doigts. Un jeu d'adresse que le piano, rien de plus. Mais le père l'arrête, saisit le poignet de l'enfant.

– Je suis sérieux Amantine. Essaie d'entendre les notes que tu vas jouer avant de les jouer.

Qu'est-ce que cela veut dire? Aujourd'hui, elle fait la lecture de ses partitions dans l'autobus, elle est certaine de ce qu'elle entend. Elle est certaine d'entendre. Mais la première fois – les cent, les milles premières fois – où elle a cherché à ce que des sons surviennent des yeux?

Comment Amantine a pu parvenir à ça, cette intelligence, cet apprentissage laissé à lui-même? L'endroit où il a fallu qu'elle se rende, personne n'a pu lui tenir la main jusque-là, pas même le professeur, pas même le maître. Ceux-là ne peuvent que dire « entends », rien de plus. Il n'y a rien à dire de plus. C'est la limite.

Il s'agit sans doute de la première grande solitude d'Amantine.

–

Elle est tout près du jeune homme. Elle prend sa main droite par le poignet, secoue doucement pour la rendre malléable, lui enlever toute tension. « Lâchez, relâchez. » Mais quoi, au juste? Elle le manipule comme une terre à modeler. La main de Columbia est déposée sur le clavier sans en actionner le mécanisme. Amantine en ajuste la forme tout en lui mentionnant pourtant qu'il faut « que la main retombe naturellement ». Elle fait la même chose avec l'autre main. Amantine parle peu, elle s'occupe à préparer le corps de Columbia à la musique, comme un baptême, n'énonçant que les paroles rituelles, posant les bons gestes. À plusieurs reprises déjà Amantine a initié des gens au piano. À chaque fois, elle doit retourner aux plus évidents fondements, répéter les bases, si simples. Le dos droit, les épaules

et les mains relâchées. Il faut laisser le corps à lui-même, lui permettre de prendre la position la plus naturelle possible. Tout le piano est contenu dans le corps à l'état brut. Et pourtant, toujours, chacun ressent une immense difficulté à cette non-position, plus grande encore que pour aucune autre posture.

Les poignets cassent aussitôt qu'Amantine les lâche, elle doit les relever, préciser que c'est comme ça qu'ils doivent être.

– Oui, mais tu as dit que je devais rester mou.

– Pas autant que ça.

– Je me sens mieux comme ça.

– Alors on ne pourra pas aller plus loin.

Columbia la regarde alors qu'elle se lève comme si tout était joué. Où s'en va-t-elle?

Il relève les poignets.

– Après, on fait quoi?

Ces mots, ce sont les mêmes qu'il avait utilisés. Il parlait encore alors qu'elle avait sonné pour le prochain arrêt. Excusez-moi. Elle était passée par-dessus lui.

L'autobus n'avait pas tout à fait repris sa vitesse qu'il s'était arrêté brusquement. Le bruit du métal encore. Il avait expulsé Columbia, avant de repartir avec impatience. Bien sûr, c'est vers elle qu'il courait. Dans ses mains un feuillet, celui qu'Amantine avait laissé en sortant. Un oubli, une maladresse?

Il s'approche rapidement.

– Ça ne me servirait à rien, aussi bien te le redonner.

Elle ne sourit pas de la remarque. « Merci. »

Ils sont tous les deux sur le trottoir, dans cette atmosphère des quartiers éloignés, endormis en plein jour. Le vent n'est plus retenu par la densité des immeubles et des constructions.

– Bon, on fait quoi?

Il voudrait poursuivre dans cette voie, celle des journées inconnues.

– Pardon?

– Qu'est-ce qu'on fait?

Amantine ne comprend pas. Elle le lui dit.

– Ça ne peut pas être un hasard, que tu aies laissé tomber ta feuille.

C'est le mot qu'il utilise, la feuille, pour parler de la partition.

– Une maladresse, voilà tout.

– Les maladresses, ce sont des signes du destin.

Elle ne sait pas répondre. Elle dit,

– Je dois donner un cours.

Il fait un grand signe de la tête. Il demande : « Tu enseignes avec ça? », en pointant la partition. Elle dit que oui. Elle le remercie une nouvelle fois, tourne la tête, et repart. Il la laisse partir, mais Columbia regarde longuement Amantine. Il regarde cette professeure de piano jusqu'à ce qu'elle tourne le coin de la rue. Le vent de l'après-midi déplace les mèches sur son front sans qu'il n'en soit embêté. Il s'assoit par terre, attend le prochain autobus.

Les choses auraient pu en rester là, si ce n'eut été du hasard.

Les déménageurs avaient dit qu'ils seraient là pour dix-huit heures; vers dix-sept heures trente, un camion se gare devant la maison. Dans le salon, le père est au piano. On entend le

bruit des freins hydrauliques. Il pose son regard à travers les rideaux, voit les hommes venir. Il retire ses mains du clavier, se lève. Il continue de se tenir près du piano en essuyant la poussière sur le dessus de l'instrument.

On sonne. Le père regarde le piano et va répondre.

La lourdeur de l'instrument se répercute dans les épaules et les mains des deux hommes. Dès lors qu'ils le tiennent à bras le corps, il ne ressemble plus qu'à une boîte de bois, complexe et massive. On l'a recouvert aux trois quarts d'une vieille couverture. De grands bandages le prennent par en-dessous pour le relier à la force du dos des deux déménageurs. À quelques centimètres du sol, le balancement de presque rien vient tout de même rappeler la précarité de l'édifice. C'est dans le silence que se déroule la sortie du piano. Seules s'entendent les paroles nécessaires à la coordination de l'opération, des paroles loin de l'instrument. La mère est restée dans sa chambre depuis le matin.

Ils ont embarqué le piano dans le camion, aidés du monte-charge. Ils ont fait le trajet jusqu'au nouvel appartement d'Amantine. Elle et son père les ont suivis de près en voiture.

– Tu vas être bien.

– Oui.

– C'est toi qui voulais quitter la maison.

– Je sais.

Le père continue de répéter à sa fille qu'elle sera bien dans son nouvel appartement.

Personne n'habite cet immeuble industriel de quatre étages hormis la pianiste. On a transformé les combles en un petit appartement de deux pièces. Le reste de l'espace est occupé par un grand entrepôt. Sur trois étages en dessous, du matériel s'entasse sur des

lignées de rayonnages, du matériel souvent enrobé de plusieurs tours de film plastique. Des palettes, des boîtes à ne plus savoir les compter.

La façade de brique rouge s'étale le long du paysage avec cette sévérité belle qu'ont les constructions du début du siècle. Dessus s'alignent trois grandes portes et des quais où s'amarrent les camions qui viennent déposer et prendre le matériel. Ce travail a surtout lieu le matin, très tôt. Alors on entend le bip des machines, et les ouvriers qui s'affairent. Quand le soleil est tout à fait levé, le silence est déjà revenu.

Tout à gauche, juste avant l'arête du mur, on retrouve une petite porte simple, avec un seul carreau de fenêtre : c'est le passage vers la chambre d'Amantine. Le camion s'y arrête. On débarque le piano.

Le piano est sur le trottoir. Lui se trouvait là, errant dans la ville, dans sa capacité folle à perdre le temps. Il tourne le coin de la rue et aperçoit le piano, Amantine, le père, les déménageurs, il les aperçoit comme il aperçoit tout, avec cette capacité qu'il a de voir. Le manche de sa guitare, accrochée à son dos, dépasse de sa tête. Son pas est allègre.

– Tu devrais jouer de la guitare, c'est moins d'embarras.

Elle ne l'avait pas encore vu, lui qui voit de loin. Elle sursaute, mais ne rit pas ensuite.

– Vous.

Le voyant, les déménageurs se remettent au travail. À bras le corps le piano est saisi, paré pour les quatre étages. Amantine détourne le regard de Columbia, retourne au mouvement de son instrument, en observe chaque remous.

– C'est toi qui déménages ici? Je reste aussi dans le quartier.

Et il ajoute, après un grand sourire : « Il y avait tant d'indices aujourd'hui d'un événement spécial. »

Le piano est dans l'embrasure de la porte. L'un des hommes est monté sur la première marche pendant que l'autre tente de s'introduire à son tour dans la cage d'escalier sans y laisser ses doigts. Columbia laisse choir sa guitare sur le trottoir. Il essaie de se glisser entre les deux hommes pour prendre le piano par le centre, mais voyant que l'espace n'est pas suffisant, il change d'avis et se met à côté de l'homme du bas pour prendre sa part de la charge. On dirait une mouche autour de deux bœufs. Et pendant qu'il bouge, il continue de dire à Amantine,

– Tu vois, j'ai rêvé à toi. Tu n'arrêtais pas de perdre tes feuilles de musique.

– Petit gars, tasse-toi de là!

Le jeune homme retourne sur le trottoir, tout son regard porté vers Amantine. Il dit : est-ce que tu as rêvé à moi aussi? Elle ne répond pas, elle observe le balancement léger du piano.

La guitare est laissée là, oubliée au soleil. Columbia s'approche d'Amantine, se met dans son champ de vision, lui dit, tu me reconnais? Tu te rappelles mon nom? Et puis entendant sa main vers le père, enchanté monsieur, moi c'est Columbia, juste ça, Columbia. Il a déjà oublié le revers du piano. Le père lui serre la main par réflexe. Lui non plus ne quitte pas des yeux le travail des déménageurs. Il dit seulement, « n'oublie pas ta guitare ». Et Columbia acquiesce comme si cela n'avait pas d'importance. Il reste, il n'a jamais eu nulle part où aller. Il ne peut pas savoir ce que c'est que de penser à où l'on devrait être. Il se contente depuis toujours d'être là, dans toute cette splendeur naïve du présent.

Dans le cas où l'on échapperait le piano, il y aurait beaucoup de danger à se trouver là, juste derrière les déménageurs. Rien ne pourrait arrêter l'avalanche, mais Amantine et le père ne savent pas quoi faire d'autre que de les suivre marche après marche, les accompagner dans

cette lente procession. On ne pense jamais aux blessures que l'instrument peut provoquer. On suit les déménageurs. La vieille cage d'escalier en bois est trop petite pour ne pas en souffrir, tout craque. Les épaules des hommes occupent l'espace mur à mur, semblent y prendre appui. L'escalier est long, mince et long. Longeant le mur latéral, il monte d'un seul trait sur quatre étages. Il n'y a qu'une seule ampoule nue, au centre, qui éclaire toute la longueur. Tout en haut, un palier qui suffira à peine à faire pivoter l'instrument pour lui permettre de passer la porte à droite. Derrière les déménageurs, derrière le père et sa fille, Columbia suit le cortège. Aucune gêne, aucune arrière-pensée. Que ce présent à lui. On le lui laisse, le temps que ce travail de buffle soit terminé.

Les hommes dans l'escalier soufflent beaucoup, prennent sans cesse des pauses, pauses toujours inconfortables où ils doivent tout de même tenir, persister à soutenir le piano pour éviter qu'il ne s'écrase en bas après avoir écrasé les gens en dessous. L'escalier est abrupt. L'homme du haut manque une marche, et son visage vient frapper contre le piano. Un grand cri de mort, mais le piano tient encore dans ses mains.

Le travail est impitoyable.

Columbia, en levant la tête, demande s'ils ont besoin d'aide. Ils ne répondent pas. À Amantine, il ajoute,

– Je ne savais pas que ça se déménageait à bras.

Elle prend un long moment, mais elle répond : « Sinon comment? »

– Je n'y ai jamais vraiment réfléchi.

Les marteaux de l'instrument ne peuvent pas tout à fait demeurer en place et, dans les mouvements de poussées, vont frapper à tout hasard. Ce n'est pas de la musique, et pourtant.



On se rappelle avoir déjà entendu cet air sans mélodie : lorsque le piano avait été descendu de la chambre de musique jusqu'au salon de la maison.

Et Columbia chante les notes qui résonnent comme ça.

Le cours a eu lieu. Columbia veut reprendre encore une fois l'exercice, mais Amantine l'arrête : « Nous allons terminer avec ça ». Ça consistant à jouer chacun des intervalles à partir du do central. Do – ré, do – mi, do – fa, et ainsi de suite. Puis on refait les mêmes intervalles, cette fois-ci en jouant les deux notes ensemble. Ça, dans une lenteur démesurée, à rendre fou. Un travail purement mécanique, pour éveiller les muscles des doigts à la conscience, les faire exister. « Cette semaine, refaites l'exercice. Pas plus vite. Vos doigts doivent d'abord se faire à l'idée. »

Columbia a dû dépenser beaucoup d'énergie à demeurer attentif. Il ne prend pas en note les exercices à travailler. Il n'a pas de piano, de toute façon.

Il regarde partout dans la chambre, comme s'il cherchait quelque chose. La question lui échappe des lèvres : c'est donc vrai, le piano est bien à sa place définitive?

– Oui. Je suis désolée.

– C'est moi qui le suis pour toi.

Il détourne franchement le regard. Le miroir est là, projetant son reflet, toute sa personne. Le dos est plus droit qu'à l'arrivée, même si le cours est fini et qu'il a pu « relâcher la pose ». Cette vue de lui, il l'aime sans doute beaucoup, lui devant le piano, lui *pianiste*.

Son reflet à elle est masqué par lui, l'élève. Mais lorsqu'Amantine se lève, Columbia l'aperçoit comme se détachant de lui, comme si elle en sortait. Il aperçoit son visage, comment elle ne sourit guère.

La professeure de piano suscite soudain chez Columbia une grande interrogation. Les gestes chez elle, simples pourtant – marcher, se lever –, ont sans cesse quelque chose d'emprunté, mais quoi? Dans la fraîcheur de la jeune femme, il n'y a déjà que répétition, tout d'Amantine semble venir d'un temps antérieur. D'où?

Elle dit,

– Vous vous souviendrez des exercices à faire?

Il demande si elle, elle les fait encore ces exercices. Elle dit : Ceux-là, ou d'autres encore.

Le palier est enfin atteint. La sueur se voit sur le front des deux hommes, sous les aisselles. Ils ont perdu l'air détaché du métier qu'ils avaient au départ. En regardant en bas on peine à croire qu'on y est arrivé. On tourne la poignée.

– C'est barré.

L'homme souffle et dans son souffle on devine les jurons. Le père :

– Comment ça, barré?

– Barré, barré. Tu sais ce que ça veut dire.

Le père ne comprend pas. Ça devait être ouvert, on m'avait dit que ce serait ouvert, que la clé serait dans la serrure... Ce poids des hommes qui n'en peuvent plus traverser l'espace, car le piano, ils doivent le soutenir encore. Le corps de l'homme sur le palier d'en haut forme un V ouvert au-dessus du piano, il agrippe le plus qu'il peut la peau noire de l'instrument pour délester son collègue, mais on entend le couinement des doigts qui ne tiennent pas, qui glissent. Alors il s'y reprend, pendant que le père s'excuse, court en bas pour téléphoner, il

n'arrête pas de s'excuser. Il croise Columbia dans sa descente, lui demande, mais qu'est-ce que tu fais ici?, sans s'arrêter pour attendre une réponse.

Un silence relatif revient. Celui du dessus demande à celui du dessous si ça va. Oui, oui. On se regarde, on ne se parle pas.

On attend. On reste un temps dans le même état d'être.

Puis le père revient. La clé est sous le tapis! On pourrait, si ce n'était des tendons qui n'en peuvent plus, rire du peu d'originalité de la cachette. Avant que quiconque réagisse, Columbia se glisse au-devant d'Amantine, puis se traîne entre les jambes du déménageur. Il rampe dans cette grotte, formée entre les marches et le piano, jusqu'au paillason. À la dernière marche, la tête passe tout juste, pourrait être broyée d'un coup. Columbia finit par extirper un bras en tendant la clé, comme à l'encan un acheteur trop enthousiaste qui ne sait pas cacher son jeu.

Enfin, ça s'ouvre. On passe sur Columbia. Le piano franchit le seuil de l'appartement, voilà.

Les déménageurs reprennent leur souffle. En s'essuyant le front, l'un d'eux s'appuie sur le rebord du piano, comme s'il ne pouvait pas encore le quitter. Le père les félicite, s'excuse encore de ne pas avoir mentionné plus tôt les quatre étages. Il aurait fallu savoir. On se serait pris autrement.

Columbia inspecte l'appartement, en est très impressionné. Il n'a rien perdu de son énergie. Il s'attarde devant une fenêtre. À l'intérieur du cadre, on aperçoit un plan large de la ville, très aérien et complexe.

– On a envie de croire en quelque chose quand on voit aussi loin.

Le père semble enfin s'apercevoir de son existence,

– Que voulez-vous?

– Un peu d’amour pour les êtres.

– Ici, que voulez-vous ici?

Le regard s’arrache à la vue de la ville. Columbia regarde le père, regarde les deux déménageurs qui, avec leurs dernières forces, roulent le piano à l’intérieur. À l’opposé de la fenêtre où Columbia s’était attardé s’en trouve une autre qui, elle, donne sur les montagnes, la forêt, l’immensité. Columbia a tout juste le temps de l’apercevoir que devant on place le piano. On l’immobilise là, devant la fenêtre des montagnes. Le jeune homme se crispe, attend que le piano bouge de nouveau, qu’il prenne sa place définitive; cependant il sent, sent déjà le tragique de ce qui sera, l’instrument ne bouge pas, ne bougera plus, là est sa place. La fenêtre s’en trouve couverte. Cela donne l’effet d’une éclipse sur la lumière. « Mais que faites-vous? » Il crie presque aux déménageurs qui délaçant l’instrument, sourds.

– C’est le seul endroit, jeune homme. Calmez-vous.

Le père s’impatiente de cette présence dont il ne sait rien.

– Comment pouvez-vous?

– N’exagérez rien.

La vue de cet espoir bouché est insupportable à Columbia. « Ça n’a pas de sens! » Les déménageurs n’entendent plus rien. Ils s’en vont rapidement, insensibles à ce qui pourra se passer désormais dans l’appartement.

À cause de l’angle du toit, le piano ne peut pas être adossé directement à la fenêtre. Le père avait jugé cela d’un bon œil. Cela ferait une couche d’air avec l’extérieur permettant de l’isoler du froid l’hiver, du chaud l’été. Il demeure donc un espace derrière le massif noir, un petit passage. Columbia cherche à s’y introduire pour voir la fenêtre, regarder ce qui vient

d'être voilé. Il est à genou, s'apprête à passer la tête, mais Amantine le retient. Elle trouve l'interrupteur de la chambre, allume l'ampoule nue.

– Columbia, je vous en prie. Que venez-vous faire ici encore? Vous voulez que je vous enseigne la musique, c'est ça? Vous voulez que je vous montre comment?

Columbia se calme. Il n'a jamais autant entendu sa voix.

– Je voudrais faire mes chansons, les arranger pour le piano.

– Non, ça je ne peux pas.

– Pourquoi ça?

Elle se détourne, va visiter l'autre pièce de l'appartement, vide elle aussi. À chacun de ses pas le bois du plancher se plaint de toute sa vieillesse. Le père demande s'il a de l'argent pour payer les cours. « L'argent, c'est toujours un problème pour vous. » Le père voudrait savoir qui, nous.

– J'en aurai, ne vous inquiétez pas.

Columbia est encore accroupi à côté du piano. Puis il se relève en s'appuyant dessus, ouvre le couvercle, s'apprête à dégourdir les touches, à étreindre ce nouvel appartement, oubliant tout à fait la présence des deux pianistes.

Le père l'arrête d'un souffle, « ne joue pas avec ça ». Il est dans l'affolement d'avoir compris presque trop tard le geste de Columbia. Le piano doit reposer une bonne journée, peut-être deux. La journée dédiée au déménagement de la musique doit se conclure dans le silence. Columbia ne s'assombrit pas encore, il est d'une candeur presque trop forte. Il ne comprend pas, Columbia.

Amantine a fini de visiter, elle revient dans la chambre.

– Alors, je pourrais vous jouer quelque chose à la guitare.

Il veut marquer tous les jours d'une fête, chaque fois qu'il est possible, ne serait-ce que souligner le fait d'exister. Le père lui dit que ce n'est pas la peine. De toute façon, Columbia se rappelle avoir laissé sa guitare en bas, sur le trottoir, seule dans la journée qui s'éteint. Il n'a pas de geste d'empressement.

Le père lui fait ce conseil qu'enfin il comprend. Allez, jeune homme, allez la chercher. Alors il quitte, il ne peut faire que ça, quitter, sans au revoir, comme ça, sans drame ni gaité. Il faudrait peut-être même parler, plutôt que d'un départ, d'une interruption de la présence.

La guitare n'a pas bougé. La rue est déserte, le son du centre-ville arrive en écho. Le jeune homme s'assoit par terre, dans cette légère poussière grise de l'été. Il s'adosse à l'immeuble de cette femme rencontrée dans l'autobus, la joueuse de piano. Les jambes sont relevées vers lui; il a le dos bien rond. Il tire de son étui la guitare, celle des bons jours et des mauvais. Des autocollants tatouent la table d'harmonie. Trois mots : free, fire, fuck. Il se met à jouer, étui ouvert. Il n'attend pas qu'on lui lance de la monnaie. Il n'y a personne.

La guitare est fausse d'un après-midi passé au soleil, c'est horrible. Il n'en fait rien, peut-être n'entend-il même pas le gouffre qui la sépare d'un instrument juste. Peut-être aussi – il serait capable de s'imaginer pareille chose – se laisse-t-il envouter par l'idée que la guitare a été accordée par une force venue du Soleil et qu'il doit, en tant qu'élu, la faire vivre, la faire vibrer.

Le père d'Amantine et elle, Amantine, en viennent à quitter l'appartement. Ils passent devant Columbia sans rien lui dire. Ils ne peuvent pourtant pas l'ignorer tout à fait, la force de la dissonance est trop forte. Le père vérifie si sa fille regarde le guitariste, elle le fait, mais

rapidement détourne le regard. Elle voit le père qui l'a regardée. Columbia a les yeux fermés. Ils tournent le coin de la rue.

Le jeune homme demeure seul un instant avec sa guitare. Sa tête s'est appuyée au mur, il regarde, les yeux fermés, le ciel, et la chaleur devient visible. Il continue de racler la guitare. Puis Columbia sent qu'on lui enlève l'instrument des mains. Son attache avec le soleil se brise. Il revient au trottoir. Amantine est accroupie à côté de lui. Elle n'a pas besoin de faire résonner les notes les unes par rapport aux autres. Elle joue le mi grave puis tourne la cheville pour tendre la corde un peu plus. Elle s'arrête lorsque celle-ci donne un mi juste.

La même action est répétée avec le reste de l'instrument. Ensuite, Amantine repasse chacune des cordes. On n'a prononcé aucune parole durant cela.

Elle lui rend la guitare, elle se lève.

– Vous trouverez l'argent? Vous pourrez?

Beaucoup de chaleur encore dans le soir. La guitare en est peut-être déjà altérée.

– On pourra faire mes chansons?

– Non, ça je ne le pourrai pas. Il faut arrêter.

– Tu ne les as même pas entendues!

– Je les connais tout de même.

Il dit « attends, écoute. » Il ferme les yeux et commence une chanson. Elle débute par de grands accords trop simples plaqués à répétition, une scansion. Columbia entend-il le soupir d'Amantine alors qu'elle se retourne et repasse le coin de la rue, qu'elle va rejoindre son père et ce monde de la musique dont Columbia ne soupçonne même pas l'existence?

Il continue un moment de répéter les accords, puis se met à chanter quelque chose.

Trente-cinq dollars. C'est le prix d'un cours d'une heure. Columbia remet sa veste laissée sur le lit, veste de jeans, aussi usée que tout ce qu'il porte. Rien sur Columbia n'est neuf, tout de lui semble provenir d'histoires anciennes et malheureuses. Il fouille dans ses poches, en retire de grandes poignées de monnaie qu'il lance sur le couvre-lit. Un seul billet, un cinq dollars, et beaucoup de pièces.

– Ne t'en fais pas, le compte est bon.

Il recompte, prend une poignée, en sort d'abord les dollars, les vingt-cinq sous. Il remet petit à petit le montant à Amantine qui, ne sachant où mettre tout cela, fait une coupole de ses mains et recueille le montant du cours. Quand il n'y a plus de vingt-cinq sous, il compte les pièces de plus faible valeur.

– Merde, il manque trente-cinq cents. J'avais pourtant compté.

Columbia passe sa main sur le lit, cherche les pièces manquantes. De grands gestes dans l'intimité d'Amantine qui, elle, ne dit rien, ne dit pas laisse tomber. Elle attend, ses mains en aumône. L'argent est finalement retrouvé dans une couture de la veste. Avant qu'elle n'ait le temps de dire merci, il la prend encore dans ses bras, longuement, sans réaliser que l'argent est encore entre eux deux. Il prononce des paroles sur l'acceptation et l'amour de l'autre. Puis il défait son étreinte et la regarde de très près, dans les yeux. « J'ai aimé passer ce temps avec toi. » Il replace dans son cou les énormes écouteurs, et il sort.

[MCours.com](http://MCours.com)

Ce jour où elle a quatre ans, Amantine déteste déjà la musique, elle la déteste en regardant son père longtemps après qu'il l'a oubliée, la déteste dans sa répétition dont on ignore la fin, la déteste parce qu'elle oubliera bien vite qu'elle la déteste.